

L'ARTISTE

REVUE DE L'ART CONTEMPORAIN

UN MOIS EN GRÈCE

SENSATIONS D'UN CURIEUX

PAR

GASTON JOURDANNE

(Extrait de la livraison d'Avril 1896)



PARIS

AUX BUREAUX DE L'ARTISTE

44, QUAI DES ORFÈVRES

1896

A M. Salomon Reinach
Lauréat de voyage
et d'Olympie
Houdan

UN MOIS EN GRÈCE

L'ARTISTE

REVUE DE L'ART CONTEMPORAIN

UN MOIS EN GRÈCE

SENSATIONS D'UN CURIEUX

PAR

GASTON JOURDANNE

(Extrait de la livraison d'Avril 1896)



PARIS

AUX BUREAUX DE L'ARTISTE

44, QUAI DES ORFÈVRES

1896



UN MOIS EN GRÈCE

SENSATIONS D'UN CURIEUX



UN des coins que j'aime le mieux, au Louvre, est celui où sont exposées les figurines de Tanagra. Ce petit monde représente d'une manière frappante la vie des anciens Grecs : ici, ce sont deux sœurs en promenade, les bras enlacés; ailleurs, une fiancée sur les genoux de son amant, une mère qui présente une poupée à sa fillette, le chasseur qui caresse son chien, l'esclave qui pétrit, le boulanger qui enfourne son pain; à côté, sont les dieux domestiques, les uns gracieux comme des rêves de jeune fille, les autres souriant avec une bonhomie familiale et paternelle, ceux-ci grotesques comme des croquemitaïnes chargés d'effrayer les enfants, ou symbolisant on ne sait quel mythe funambulesque inconnu des mythologies classiques. La voilà bien, en cette « imagerie d'Épinal » de la Grèce ancienne, l'existence de tous les jours,

celle qui séduit le touriste à la recherche d'impressions prises sur le vif, qui repose de l'absorbante contemplation des chefs-d'œuvre et donne la sensation d'avoir vécu, en des pays lointains, des jours différents de ceux du pays natal.

Aussi, quand, naguère, je reçus l'invitation de prendre rang parmi les passagers de la croisière organisée en Grèce par le *Tour du monde*, sous couleur d'assister aux Jeux Olympiques, ma première visite au Musée National d'Athènes fut pour la Salle Tanagréenne. Et là je fus envahi par une singulière hallucination. Était-ce la magie du ciel grec, les accents de la langue où je distinguais, quoique bien dégénérés, quelques mots du vocabulaire homérique, était-ce la chanson de la mer « sonore », le resplendissement des vieux souvenirs? je ne sais; mais il me sembla que tous ces petits personnages grandissaient et s'animaient: les dieux hospitaliers souriaient en agitant leurs ailes; les vieillards se levaient de leurs sièges en signe de bienvenue; les femmes « aux beaux cheveux », les déesses « aux bras blancs » tournaient vers moi leur doux visage, j'étais devenu un contemporain de la vieille Hellade, j'errais dans les rues de la cité d'Athènes, je passais à l'ombre des portiques de l'agora, et une voix me disait: « O étranger, dis-nous ce que tu viens faire ici, pour que nous puissions satisfaire ta curiosité. »

C'était le moment de réciter ma prière sur l'agora, mais je me souvins que Renan avait déjà fait la *Prière sur l'Acropole* et me bornai mentalement à celle-là. Elle dut me valoir une indulgence plénière, fort suffisante pour un profane, car mon émotion ne cessa point lorsque, dans une autre salle, je fus mis en présence d'une merveilleuse collection de céramique ancienne¹. Là, j'admirai de beaux lécythes blancs fournis, en majeure partie, par le cimetière athénien du Dipylon. Les figures, relevées de couleurs vives, sont dessinées au brun rouge sur fond blanc; il n'y a le plus souvent qu'un trait, mais avec quelle finesse, quelle légèreté, quelle grâce il est indiqué! Je me souviendrai longtemps d'une jeune morte couchée sur son lit de parade; son fiancé lui soutient la tête tandis que la famille s'agite dans l'attitude de la douleur. Ce poème attendrissant, d'une expression si poignante et si vraie, d'une perfection de détails véritablement inouïe, me venge un peu

¹ Cavvadias, *Catalogue des musées d'Athènes*; Athènes, Vlastos, 1895 (pages 74-91).

les Grecs de leur prétendu détachement de la mort. J'accorde que dans la théogonie hellénique la fin de l'homme soit à peine un sujet funèbre, il n'en reste pas moins que de ces scènes douloureuses, représentées sur des objets intimes destinés à être placés auprès du cher disparu, se dégage un sentiment humain et vrai, quelque chose comme la revanche de la nature sur la convention sociale.

Dans les salles suivantes les stèles funéraires de marbre blanc présentent d'exquises œuvres d'art¹. Toutes ces scènes d'adieu ont une grande intensité d'expression, mais la douleur y est idéalisée avec cette majesté que le marbre seul peut donner. Certaines sont de purs chefs-d'œuvre, et l'on se demande si ces monuments étaient destinés à des hommes ou à des dieux.

De quels hommes aussi, de quels rois les antiquités mycéniennes, découvertes par Schliemann, représentent-elles les dépouilles? Ici, nous entrons dans un ordre d'idées bien différent, car, tandis que les lécythes et les stèles déjà citées représentent une civilisation à son apogée et relativement voisine de la nôtre, nous remontons, avec les fouilles de Mycènes, à un art tellement ancien qu'on ose à peine en évaluer l'éloignement. Vraisemblablement, la race qui a élevé les murs de Tyrinthe, la porte des Lions et le trésor d'Atrée à Mycènes, ainsi que le trésor de Mynias à Orchomène, restera anonyme dans l'histoire comme elle est restée anonyme dans ses œuvres. Il n'en est pas moins que les objets révélés par les nécropoles mycéniennes prouvent l'existence en Argolide, vers le XII^e siècle au plus tard avant notre ère, d'une civilisation absolument autochtone. Sans doute, parmi ces objets, certains, par exemple l'œuf d'autruche aux dauphins, les lions et les bœufs d'albâtre, la belle tête de taureau en argent avec des cornes d'or², sont de fabrication orientale; en d'autres, la damasquinure des poignards et des épées manifeste l'art « égyptisant³ ». Mais il suffit de les mettre à côté des stèles archaïques de Mycènes pour apprécier la différence d'origine de ces dernières⁴; de même, les masques d'or modelés probablement sur le cadavre lui-même, les poteries, les peintures murales témoignent d'un art absolument

¹ Cavvadias, *Cat.* (p. 64-73).

² Cavvadias, *Cat. Antiquités mycéniennes* (41, 25).

³ *Ibid.* (26).

⁴ *Ibid.* (51-55).

local. Par certains côtés, d'autre part, les anciens vases attiques du Dipylon touchent à cette civilisation que, faute de mieux, on a appelée *mycénienne* ou *avant-bellénique*. Or, des produits du type mycénien ont été trouvés en Attique, en Thessalie, en Laconie¹. D'où on peut conclure que dans plusieurs régions de Grèce il y eut primitivement un art indigène assez avancé², que cet art fut anéanti par le cataclysme de l'invasion dorienne au XI^e siècle, et qu'après cette tourmente se produisit une nouvelle efflorescence, celle qui devait rester unique dans les annales de l'impérissable Beauté.

La découverte du trésor mycénien a été considérée avec raison comme une des plus importantes du siècle au point de vue de l'histoire de l'art, car elle nous a permis de reculer de plus de mille ans nos connaissances sur les origines de l'esthétique grecque. La visite des vitrines qui le renferment vaut, à elle seule, la traversée du Pirée. Je sais bien que les conclusions de Schliemann, lequel n'attribue à personne autre qu'à Agamemnon les trésors par lui mis au jour, sont fortement discutées; mais c'est là un détail secondaire. En définitive, un âge historique, qui n'était jusqu'alors que légendaire, s'est précisé à nos yeux. Le fait est d'autant plus intéressant qu'un voyage en Grèce, à l'heure actuelle, est plutôt un voyage archéologique qu'une excursion d'art.

Laissons de côté, pour le moment, la question de l'architecture que nous reprendrons autre part. Ce qui fait de l'Hellade moderne un incomparable musée, ce ne sont point les belles œuvres de la statuaire classique, car, lorsqu'on a compté les statues vraiment remarquables possédées par les collections grecques, on arrive tout juste à la demi-douzaine, mettons à la douzaine pour ne pas oublier quelques métopes, quelques stèles, et de rares fragments épars çà et là.

L'*Hermès* de Praxitèle, lui-même, la perle de cette collection réduite, prête à de nombreuses discussions. Sans doute, Praxitèle a fait pour Olympie un Hermès portant Dyonisos, et ce doit être celui-là; mais Dyonisos a été *réparé*, les jambes de l'Hermès ont été rajustées; on chuchote (mais c'est évidemment un blasphème) que la tête pourrait bien ne pas être la sienne. Que lui resterait-il

¹ Cavvadias, *Cat.* (Nos 56-90).

² Les deux coupes d'or décorées de reliefs au repoussé, trouvées à Vaphio (Laconie), sont aussi remarquables de style que d'exécution (Cavvadias, 71-72).

donc? Le torse qui est vraiment merveilleux, où la grâce et la virilité se développent en une harmonie prestigieuse, divine¹. Parlerons-nous de la *Victoire* de Paionios? Mais en admettant qu'elle puisse se comparer à celle de Samothrace, qu'est-ce que cela auprès de tout ce qu'on peut admirer au British Museum, au Vatican, au Louvre, à la Glyptothèque et en d'autres musées d'Europe?

Ce n'est pas impunément que la Grèce, de Néron à lord Elgin, a été, pendant deux mille ans, l'éternelle violée; ce n'est point sans en garder des traces ineffaçables qu'elle a subi les bouleversements sociaux dont elle fut le théâtre depuis les Romains jusqu'aux Turcs, en passant par les barons francs et les marchands vénitiens. Elle n'a gardé, elle ne pouvait conserver que les trésors enfouis au plus profond de son sol. Mais on dirait que la race des fils de Pélops ne peut perdre entièrement ses titres de noblesse artistique. Une innombrable armée de statues a eu beau émigrer sous le ciel brumeux de l'Occident; après le départ des dieux, des déesses, des héros, dont Phidias, Praxitèle, Polyclète, Scopas avaient révélé la majesté à leurs compatriotes, d'autres se sont levés de leur tombe, nous faisant connaître les œuvres des vieux maîtres d'Argos, de Sicyone et d'Égine, dont on ne savait guère que les noms. Ainsi on a pu voir que Kanachos, Onatas, Kalamis, Myron étaient dignes des éloges que leur avaient décernés leurs contemporains, et qu'ils furent de grands artistes dont la gloire n'a pu s'amoindrir que dans le rayonnement génial de celle de leurs successeurs. Bien plus, on a pu remonter jusqu'aux *Primitifs* et suivre, depuis le *xoanon* informe, la création du type féminin d'Athénè ainsi que celle du type masculin synthétisé sous le nom d'Apollon². L'époque même du *xoanon* a été dépassée, si l'on se reporte à ce que nous avons dit des antiquités mycéniennes.

Telle est une des causes pour lesquelles la Grèce est restée incomparable au point que, au contraire de ce qui arrive pour maint pays trop vanté, l'impression ressentie y est supérieure à celle attendue. Sans doute, quelque richesse que déploient les musées d'Europe autour des marbres fameux dont ils ont le dépôt, ils ne pourront jamais les environner de cette atmosphère sereine, de ces paysages transparents, de cette lumière pénétrante, dont

¹ Un pied serait aussi, paraît-il, *original*.

² Cavvadias, *Cat.* (p. 42-73).

l'exquise sensation est adéquate à la splendeur sobre et claire, qui est une des caractéristiques du génie grec. Mais, enfin, c'est déjà quelque chose de pouvoir admirer ici ces belles œuvres, car qui sait ce qu'elles seraient devenues si elles fussent restées là-bas, si depuis plusieurs siècles déjà les souverains éclairés, les artistes, les lettrés de l'Occident ne se fussent préoccupés de les conserver, de les étudier? Il est entendu que la Grèce est aujourd'hui un pays civilisé puisqu'elle *jonit* du régime parlementaire, puisqu'on va à Corinthe en chemin de fer et que bientôt, sans doute, un ascenseur conduira le voyageur pressé du Theseion à l'Acropole. Mais les exploits de Morosini ne sont pas de l'histoire bien ancienne, et, si les Turcs sont impuissants à recommencer leurs déprédations, la fin de leur domination ne date pas de fort loin. En d'autres termes, il est oiseux de rechercher si ceux qui emportèrent vers de lointains rivages les chefs-d'œuvre de la Grèce classique ont bien ou mal agi. Ce que nous voulons seulement retenir, c'est que, pour comprendre exactement la puissance de l'art hellénique, il ne suffit pas, quelque éléments d'information qu'on y puisse trouver, de l'étudier dans les musées d'Europe. Il est indispensable, comme dirait M. Prudhomme, d'aller au pied du Parnasse compléter son éducation. Ce n'est que lorsqu'on a vu ce pays avec son ciel lumineux, ses golfes aux gracieuses sinuosités enveloppantes comme les caresses d'une amante, ses rivages où la mer prend des teintes d'une douceur inoubliable, qu'on peut avoir la vraie sensation de ce que fut cette race privilégiée par son amour de la rectitude philosophique, par l'exactitude pittoresque de sa poésie, par l'union qu'elle porta à un si haut degré de la beauté formelle avec la souveraine raison.

En quelques pages qui sont un modèle de style et de vérité, un critique voyageur (le plus voyageur des critiques, a même osé dire Sainte-Beuve), Jean-Jacques Ampère a noté, il y a beau temps, cette corrélation entre le paysage et l'art grecs : « La vraie parure de la Grèce est cette mer admirable qui l'entoure comme une ceinture nouée derrière elle, et dont les plis azurés ondoient avec tant de grâce sur ses flancs. La mer grecque n'est jamais unie ainsi qu'une eau morte, toujours quelque vie y palpite; mais c'est une vie contenue, comme la vie qui anime les produits de l'art hellénique¹ ».

¹ *La Grèce, Rome et Dante.*

La première initiation accomplie en Europe, bien des choses restent à admirer en Grèce, notamment la progression du sentiment artistique à travers les siècles. Ainsi, à la place même où est tombée, pour disparaître à jamais, l'*Athénè Promachos* de Phidias, d'autres ont surgi, moins divines, certes, d'une beauté moins fulgurante et impeccable, mais plus humaines, plus attachantes par cela même sous certains rapports. Ce sont les Athénè archaïques auxquelles Périclès fit donner la sépulture au pied du nouveau Parthénon qu'il allait élever sur les ruines de l'ancien. Un heureux hasard les a fait découvrir, il y a quelques années, dans les reblais de l'Acropole¹. Les unes sont à peine dégrossies par des artisans encore inexpérimentés, les autres sont plus soignées, guère davantage, mais on sent la vie qui commence à agiter les draperies légères dont elles sont revêtues. Elles sont toutes attirantes et séduisantes au suprême degré avec leur chevelure si coquettement nouée. Peu m'importe que leur regard un peu oblique, leur sourire un peu gauche dénotent l'inhabileté d'un art qui tâtonne. La gracieuse théorie féminine qui serpente dans les galeries du musée de l'Acropole d'Athènes ne forme à mes yeux qu'une seule femme dont plusieurs artistes auraient fait le portrait, et, cette femme, je la reconnais, c'est Athénè « aux yeux clairs », à l'âge où elle n'est encore qu'une toute jeune fille; mais de sa grâce enfantine et naïve sortira la majestueuse et virginale beauté qui séduira la Grèce du IV^e siècle.

A côté de l'épanouissement progressif du type féminin, on peut également suivre les progrès de la création du type masculin. Ici, la série n'est pas aussi exactement établie; cependant on a quelques points assurés de repère avec les Apollons (?) d'Orchomène, de Ptoos, de Théra et de Ténéa. Notons un point important : « Lorsqu'une personne non prévenue voit pour la première fois l'Apollon d'Orchomène ou l'Apollon de Ténéa, il est rare qu'elle ne s'écrie pas : voilà une statue égyptienne. C'est qu'en effet l'attitude en rappelle singulièrement celle d'un grand nombre de statues égyptiennes, attitude toute de convention, malgré son naturel et sa sincérité apparentes. On ne peut se défendre de penser que les primitifs grecs ont emprunté le type viril à l'Égypte, mais sans copier servilement leur modèle, car à l'attitude se borne l'emprunt.

¹ Cavvadias, *Cat. musée de l'Acropole* (Nos 670-688).

C'est beaucoup, sans doute, sans être tout. L'anatomie, le sourire archaïque, la nudité complète, la technique qui donnent à ces statues leur valeur propre, sont purement et vraiment grecques¹ ».

Les mêmes études comparées sont possibles à propos du bas-relief. On peut prendre comme point de départ la stèle, déjà mentionnée, de Mycènes, et constater les progrès accomplis dans la métope de Selinonte, dans les stèles du Discobole, d'Aristion, d'Alxénor de Naxos, et conclure par les stèles du Dipylon.

L'intérêt n'est pas moindre à rapprocher de leurs devancières les sculptures du Parthénon d'Ictinos. Le géant Typhon, la lutte d'Hercule contre l'hydre de Lerne, le taureau attaqué par des lions et autres fragments de même origine² révèlent une technique étrange, mais déjà curieuse de mouvement et de vie. A côté de cet art rudimentaire, l'étude des frontons du temple de Zeus à Olympie n'est pas moins attachante par les problèmes d'attribution qu'elle soulève, par le contraste du style des deux façades.

Parlerons-nous de la curieuse série dite des *Cosmétès*³? On ne saurait considérer comme des œuvres classiques les bustes qui la composent, mais ils nous donnent, avec toutes les garanties possibles de ressemblance, les types principaux de l'aristocratie athénienne. On peut voir que, quoiqu'on en ait dit, les Grecs furent des maîtres, même en l'art secondaire du portrait sculpté.

Restons-en là; aussi bien il est temps de conclure. Mais je crois en avoir assez dit pour indiquer à quels points de vue la Grèce est un musée unique au monde. Il y a tout lieu de penser, d'ailleurs, que ce musée ne fera qu'augmenter. L'émulation des nations d'Europe, en tête desquelles la France, par l'intermédiaire de notre brillante École d'Athènes, conserve son séculaire renom, a pris sur les champs de fouilles un très louable accroissement. Le gouvernement grec lui-même, si faibles que soient ses ressources financières, se fait un légitime point d'honneur d'avoir sa part dans la gloire des découvertes. Les musées d'Athènes, sous la vigilante et habile direction de M. Cavvadias, leur directeur général, tendent à devenir des modèles d'ordre et de distribution.

Et, puisque le décret qui prohibe rigoureusement l'exportation des antiquités n'est plus aujourd'hui un vain mot, on peut espérer

¹ P. Paris, *la Sculpture antique*.

² Cavvadias, *Cat. Acropole* (Nos 1 et suivants).

³ Au musée national d'Athènes. Cavvadias, *Cat.* (384-416).

que la Grèce verra se renouveler quelques-uns des fleurons de sa couronne artistique. Aucune bonne raison ne peut empêcher de croire au renouvellement de ces hasards heureux qui ont fait reparaître les *Hermès* d'Olympie et d'Andros, pour ne citer que ceux-là. Malgré les pertes irréparables déjà subies, il faut espérer, et tous les fervents de l'art espéreront avec nous, qu'on pourra voir un jour dans la patrie de Périclès un nombre suffisant de statues de l'époque classique miraculeusement échappées à l'œil et surtout à la main des barbares ¹.

En abordant la question de l'architecture, nous tenons à être sincère et à ne répéter qu'à bon escient des formules admiratives devenues banales. Nous sommes obligé d'avouer que les ruines de Delphes, d'Olympie, d'Eleusis, de Délos, de Corinthe, l'agora d'Athènes ² et autres vestiges délabrés ne nous ont produit qu'une impression de désolation navrante, où il n'y avait place pour aucune sensation d'art. Les fragments dispersés, les colonnes renversées, les chapiteaux mutilés nous semblaient marquer autant de tombes. Certes, nous comprenons que ces ruines passionnent les artistes à la poursuite d'un *motif*, les architectes rêvant d'une idéale restauration, les archéologues surtout. Pour ces derniers le champ est immense, captivant et parfois glorieux. Ils recherchent les emplacements disparus, ils comparent les vestiges actuels avec les descriptions des anciens géographes et disent : là était tel sanctuaire. Par l'inestimable moisson épigraphique dont ils ont été favorisés à Delphes et à Délos, par exemple, ils nous présentent les témoins authentiques des grands et des menus faits de l'histoire grecque. De temps à autre, la Destinée, qui veille à ce que leur zèle ne disparaisse point, leur procure l'enivrante sensation de la rencontre d'une statue intéressante, d'un beau fragment. Mais, quant aux simples curieux qui veulent bien en convenir (et la franchise aux prises avec le snobisme a rarement le dessus), pour effacer la sensation de tristesse affligée que procure la vue des nécropoles dont nous parlons, la magie des noms, la répercussion des souvenirs historiques, la beauté du paysage ne sont point de trop.

¹ Notre article était déjà sous presse quand on a appris la découverte, à Delphes, d'une statue de bronze, d'un art merveilleux, représentant un vainqueur du quadriges aux Jeux Pythiques. Cette découverte couronne les fouilles que conduit, avec tant de dévouement et de compétence, M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes.

² Était-ce bien l'agora ?

L'impression change quand on se trouve en présence de monuments relativement conservés comme le Théseion, le temple d'Éole, le monument de Lysicrate, les théâtres de Dionysos et d'Hérode, l'Olympicéon, le temple d'Athénè à Ègine. Là, on n'est pas obligé de faire des efforts d'imagination trop considérables pour reconstituer l'ancien état des lieux; aussi croyons-nous volontiers les expressions laudatives qui se produisent en leur présence.

Mais, s'il s'agit de l'Acropole athénienne, nous ne chercherons point d'excuses à ceux qui ne ressentiront pas une admiration exclusive. La majestueuse ampleur, l'ordonnance grandiose et simple des Propylées apparaissent saisissantes dans leur délabrement. Le temple de la Victoire Aptère est le plus délicieux bijou architectural qui se puisse rêver. Quant à l'Erechtéion, ses colonnades, ses portes, ses plafonds sont si délicatement fouillés, son portique des Cariatides est si harmonieusement conçu, si bien exposé à la chaude caresse du soleil, si amoureuxment découpé pour que sur le ciel bleu de l'Attique se détachent les formes blanches des arréphores, que c'est à se mettre à genoux pour remercier les dieux de vous avoir permis de contempler d'aussi souveraines beautés.

Voici maintenant le monument le plus parfait, le plus logiquement majestueux qui soit sorti de la main des hommes. Coupé en deux par l'explosion de la poudrière turque, décapité de ses frontons par Elgin, mutilé par Morosini, ébranlé jusque dans sa base par des tremblements de terre, tel se présente aujourd'hui (ô misère!) le Parthénon. Commencez par aller le voir de près; faites-en le tour, parcourez-le dans tous les sens, vous compterez les blessures qu'il a reçues et maudirez ceux qui les ont faites. Mais, si vous voulez l'admirer comme il le mérite, éloignez-vous. Revenez par une de ces belles nuits claires qu'on ne trouve, en Europe, que dans ce pays; les déchirures, moins sensibles, s'estomperont, et vous ne verrez plus que l'harmonieuse proportion de l'ensemble. Ou bien montez sur la colline voisine de celle de l'Aréopage, auprès du monument de Philopapos. Là, toute l'Acropole se dressera devant vous, tandis qu'à vos pieds s'étendront la plaine du Pirée et la mer aux franges d'argent. Ou encore, de grand matin, allez faire une pointe dans le golfe d'Ègine; vous verrez, au fond, le Parnès se dessiner en bleu pendant que l'Hymette s'éclairera en rose des premières lueurs du jour; le Lycabette dressera son mince

profil gris au-dessus des maisons blanches de l'Athènes moderne. L'ensemble du tableau vous séduira par sa note limpide, légère, aérienne. Mais bientôt l'Acropole vous captivera, et, par dessus tout, le Parthénon dont vous verrez l'imposante silhouette que l'éloignement vous fera paraître entière. Vous comprendrez alors non-seulement la splendeur de l'œuvre de Phidias, mais aussi la pensée de Périclès qui voulut faire de la demeure de Minerve Athénienne le plus beau monument de la Grèce, afin que la supériorité de la ville préférée par la déesse ne pût être contestée par aucune des cités de la fédération hellénique.

GASTON JOURDANNE.



CHATEAUDUN

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE

L'ARTISTE

REVUE DE L'ART CONTEMPORAIN

(66^e ANNÉE)

Paraissant tous les mois en un volume in-8° accompagné de gravures
et d'eaux-fortes

44, QUAI DES ORFÈVRES, — PARIS

PRIX DE LA SOUSCRIPTION A *L'ARTISTE* :

Paris.	Un an, 50 francs
Départements.	Un an, 52 francs
Étranger (Union postale)	Un an, 55 francs

PRIX DE LA LIVRAISON : 5 FRANCS

Il est tiré quelques exemplaires de *l'Artiste* sur papier de Hollande, ornés d'une double suite des gravures : 1° avant la lettre ; 2° avec la lettre. Le prix d'abonnement à cette édition est de 100 francs par an ; pour les Départements et l'Étranger, le port en sus.

CHATEAUDUN. — IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.